

Osman

par

Hippolyte Vattermare

I

A l'ouest du grand lac salé d'Ouroumi, au milieu des hautes montagnes où le Zab et les autres affluents du Tigre prennent leur source, habitent des hordes sauvages, indomptables, que le gouvernement des souverains de Perse a, jusqu'à ce jour, été impuissant à subjuguier complètement.

Toujours en guerre avec les autres tribus kourdes constamment sur le qui-vive, elles défendent aux étrangers de franchir les incommensurables précipices qui, géologiquement, les séparent du reste de l'humanité.

Ces hordes sont chrétiennes et descendent des sectateurs de Nestorius qui, du temps des empereurs grecs, peuplaient une grande partie de la Perse et des contrées voisines, et qui, refoulées par les lieutenants des khalifes, se réfugièrent dans des retraites inaccessibles, pour échapper à l'Islam et se conformer en paix aux rites de leur

religion.

Les villages de ces nestoriens sont bâtis, comme des nids d'aigles, au sommet ou sur le versant d'énormes montagnes granitiques, interceptées par des abîmes dont l'œil peut à peine mesurer la profondeur. Les sentiers qui entrecourent ces montagnes, praticables seulement pour les naturels, se joignent, d'un roc à l'autre, au moyen d'étroits ponts mouvants, gardés avec tant de soin que personne ne saurait, sans permission, faire un pas dans le pays.

Les habitants de ces arides contrées échangent leur miel, leur cire, leurs peaux contre des armes et d'autres produits de l'industrie. Mais comme ils ont une répugnance invincible à passer leurs frontières, ce commerce d'échange s'effectue généralement par des colporteurs qui viennent, avec leurs balles, jusqu'aux premiers défilés des montagnes.

Il y avait cependant, parmi ce peuple prudent et soupçonneux, certains individus qui se hasardaient à se transporter, avec leurs marchandises, jusque dans les villes d'Ouroumi et de Selmas.

De ce nombre était Gustamin Terie, l'un des principaux du village de Larika. Allié à une famille nestorienne de Selmas, il se rendait, deux fois l'an, dans cette ville, avec des

valeurs qu'il doublait ordinairement à son retour.

Gustamin n'avait qu'une fille, charmante enfant de seize ans, promise à un jeune homme de la tribu. Soumise à ses parents et chérissant sa dépendance, Zoraïde avait passivement accepté l'époux qu'on lui destinait. Si elle accueillait les hommages de son fiancé sans répugnance mais aussi sans plaisir, c'est qu'elle n'avait pas encore été frappée de cette étincelle électrique dont se sent embrasé le cœur d'une jeune fille qui aime et se sent aimée.

Dans une de ses excursions, Gustamin conduisit sa fille à Selmas.

Un jour, Zoraïde se rendait au bain. Son voile, mal fixé, s'écarta un instant et découvrit aux yeux d'un jeune musulman, amené près d'elle par le hasard ou par la destinée, des traits que ses rêves ne lui avaient encore permis d'entrevoir que dans le paradis de Mahomet.

Loin de se retirer, comme l'exigeaient les usages et la courtoisie, il s'arrêta, fixant des yeux étincelants d'admiration sur l'adorable créature dont les compagnes, trop promptement officieuses, se hâtèrent de cacher la confusion et la rougeur, en reprochant à l'indiscret sa hardiesse et sa témérité.

Zoraïde, elle, ne sut pas mauvais gré au

jeune homme de l'intensité d'admiration qui avait refoulé le sang sur son visage, ni des regards enflammés devant lesquels ses paupières s'étaient baissées palpitantes. Son cœur se trouvait tout à coup inondé d'un bonheur dont elle ignorait la cause, et elle cherchait en vain à comprimer l'émotion qui l'agitait.

Mystérieuses et étranges sympathies de notre nature ! Comme une goutte d'eau, qui vient à en toucher une autre, se mêle instantanément avec elle, ainsi les cœurs de ces deux beaux jeunes gens se confondirent, par un contact momentané des regards, en un torrent d'affection qui annihila tous leurs autres sentiments et les rendit un pour toujours.



Osman-Ali, officier favori d'un puissant chef kourde, se trouvait depuis trois jours seulement à Selmas, lorsqu'il puisa, dans les yeux de Zoraïde, le feu qui embrasa son être, en le remplissant des plus douces, quoique des plus violentes émotions.

Sentant que le sort de sa vie était décidé, il résolut de ne pas s'éloigner avant d'avoir retrouvé celle qu'il mêlait déjà à tous ses projets d'avenir.

Le hasard, cette providence des amants, le servit au-delà de ses souhaits.

Il traversait, le lendemain soir, un bazar encombré de marchandises et se frayait avec peine un passage parmi les mules chargées et prêtes à partir, lorsque des cris de détresse frappèrent ses oreilles.

Osman était aussi généreux que brave. Il se précipita vers l'endroit d'où s'élevaient les voix suppliantes, et aperçut deux femmes dont l'une, renversée par un mulet ombreux, courait le danger d'être foulée sous les pieds de tout le troupeau.

S'élancer vers elle, la relever au péril de ses jours et la porter en lieu de sûreté, fut, pour Osman, l'affaire d'un instant.

Quels furent sa joie et son délire lorsque, dans celle qu'il avait arrachée à la mort, il reconnut Zoraïde !

Comment décrire la rougeur qui couvrit le front et les joues de la jeune fille, les perles qui s'échappaient de ses yeux brillants de bonheur et de reconnaissance; larmes délicieuses qu'elle ne cherchait pas à retenir et que les lèvres du jeune homme aspiraient à

recueillir; et, pardessus tout, les actions de grâces de la tante de Zoraïde pressant Osman de venir recevoir les bénédictions du père de celle qu'il avait sauvée !

Pour peindre cette scène, il faudrait une plume qui pût suivre les impulsions d'un cœur neuf encore et que le scepticisme n'arrêtât pas au moment même où elle se disposerait à retracer les phases d'un sentiment violent et partagé.

On a dit que l'amour rapprocherait les montagnes, il n'aurait, certes pas fallu un moindre miracle pour réunir les deux amants.

Gustamin remercia avec ferveur le libérateur de sa fille ; mais il n'était pas homme à pousser la reconnaissance jusqu'à donner son enfant unique à un étranger, à un musulman et pour comble à un kourde de la tribu de Kara-Hukarou, qu'il détestait cordialement comme l'ennemie légendaire de sa nation.

C'est ce que Zoraïde savait fort bien. Elle ne se créait aucune illusion sur les sentiments de son père et songeait maintenant, avec désespoir, à son union projetée, tout en se promettant de résister, si toutefois on lui en laissait la possibilité.

Élevée, comme toutes les filles kourdes, dans la crainte du chef de famille, et dans l'obéissance passive et absolue, se raidit contre les volontés de son père lui semblait

un acte téméraire aussi bien qu'inutile.

Quant à l'abandonner et à s'enfuir avec celui dont son cœur avait fait choix, c'était une idée qui ne serait jamais entrée dans son esprit, si Osman ne la lui avait suggérée.

Mais en vain proposa-t-il à Zoraïde de l'enlever et d'amener, à cet effet, toute la tribu des Kara-Hukarous à Selmas.

— C'est de la folie, répondit-elle. La première alarme serait le signal de mon éloignement, et nous ne nous reverrions plus. Contente-toi, ami, de l'assurance que tu possèdes la foi et l'affection d'un cœur dévoué. Nous sommes jeunes ; le sort peut nous sourire au moment où nous nous y attendrons le moins, et l'amour qui nous a percés du même trait saura bien nous réunir. Patience donc ! Dans six lunes je reviendrai à Selmas, et, pourvu que ton imprudence n'y mette pas d'obstacle, nous pourrons jouir encore de quelques instants de bonheur. Si d'ici là quelque danger me menaçait, je te le ferais savoir, et alors...

— Et alors, interrompit le bouillant jeune homme, j'irai te chercher jusqu'au cœur de ton sauvage pays. Rien ne pourra m'arrêter, ni montagnes, ni torrents, ni précipices, ni même l'obstination de ton injuste père. Ah ! si tu voulais écouter la voix de l'amour, dès à présent...

— N'achève pas, cher Osman ! Je ne veux, je ne puis quitter mon père. Adieu ! »

Et elle s'arracha précipitamment aux bras qui cherchaient à la retenir.



Quatre longs mois s'écoulèrent. Concentré dans ses souvenirs, nourrissant avec volupté le chagrin qui le rongait, Osman ne vivait plus, pour ainsi dire, que par le cœur.

Les jeunes hommes de sa tribu cherchaient vainement à l'arracher au morne désespoir dont ses traits gardaient continuellement l'empreinte.

Un jour, ils l'entraînèrent à une grande chasse à l'outarde et à l'antilope.

Osman en suivit d'abord les péripéties avec un semblant d'ardeur. Bientôt, retombant dans sa nonchalante indifférence pour tout ce qui ne se rapportait pas, de près ou loin, à sa bien-aimée, il se sépara du gros des chasseurs.

Resté seul, il se tourna vers l'Orient et fixa

ses yeux chargés d'amour, bientôt voilés de larmes, sur les cimes rocailleuses du Kourdistan persan qui fermaient l'horizon.

A ce moment, un étranger s'approcha du jeune homme, le tira doucement par son caftan, et, après l'avoir attentivement considéré quelques instants, lui dit à demi-voix :

— Le faucon peut choisir sa proie, le lévrier peut se mettre en quête ; mais si l'un ne s'élève dans les airs d'une aile vigoureuse, si l'autre ne déploie toute sa vitesse, le gibier sera saisi par le milan des montagnes. »

La façon dont l'étranger articula ces paroles frappa Osman plus que les paroles elles-mêmes.

— Explique-toi, s'écria-t-il d'une voix haletante.

— Si Osman-Ali n'a pas oublié le bazar et la mosquée de Selmas, ni la maison d'Eumas Nitski, il doit se rappeler aussi le vœu qu'il forma, il y a quatre mois, alors que la même lune brillait sur le lac d'Ouroumi. Il est sage et intelligent. S'il veut en savoir davantage qu'il se rende à Selmas, chez le marchand Hadji-Abdoulah qui est bien connu de lui. »

En achevant ces mots, il partit. Osman aurait en vain voulu le retenir ; l'inconnu avait disparu avant que lui-même fût revenu de sa stupeur et qu'il eût apaisé le trouble où l'avait

plongé cette subite révélation.

Le lendemain, il était à Selmas, après avoir franchi d'une traite les trente lieues qui l'en séparaient.

Il se rendit aussitôt chez Abdoulah et lui demanda sans préambule l'explication de l'énigme qu'il avait pourtant à moitié devinée, la veille, sous la parabole de l'étranger.

— Zoraïde, répondit le marchand, est tourmentée par son père, qui la presse avec menaces de prendre un époux qu'elle déteste. Elle est prête à récompenser la tendresse et la fidélité de son amant, si Osman-Ali veut l'arracher à un destin qu'elle craint plus que la mort et tenter un acte périlleux que peuvent seules entreprendre la constance et l'affection et mener à fin le courage et l'adresse...

— Elle trouvera tout cela dans mon amour, s'écria le jeune homme. Osman-Ali n'abandonnera jamais Zoraïde tant qu'un souffle de vie lui restera. Mais comment agir ? Hadji, conseille-moi !

— Ami Osman, répliqua le prudent vieillard, mon avis, le voici : tiens-toi tranquille et laisse la jeune fille défaire comme elle l'entendra l'écheveau qu'elle a si bien embrouillé. Pourquoi, au nom du Prophète ! irais-tu fourrer ta tête dans un pareil guêpier ? Ne saurais-tu trouver à Ouroumi assez de jeunes

vierges aux yeux de gazelle, sans t'engager dans ces infernales montagnes pour l'amour des yeux doucereux et des joues rosées de cette chrétienne ? Je devais me rendre digne de la confiance qu'on m'a témoignée en t'avertissant ; mais il est aussi de mon devoir de t'engager à ne pas compromettre inutilement, ta vie. »

Osman aurait interrompu vingt fois l'homélie de son vieil ami, à tête et à cœur froids, si la prudence n'avait imposé silence à son indignation, en lui faisant entendre qu'il avait besoin d'Abdoulah pour l'entreprise désespérée qu'il méditait.

— Je te remercie de tes sages conseils, Hadji, dit-il avec autant de calme qu'il en put trouver; mais tu sais que nous ne pouvons changer notre destinée, et la mienne est intimement liée à celle de Zoraïde. Le sort en est jeté. Pour sauver celle que je regarde comme ma fiancée, j'oserai tout, j'en jure par le Prophète. Viens donc à mon aide, mon père, ou je ne prendrais conseil que de mon désespoir.

— Ce qui est écrit doit arriver, murmura le vieillard. Si ton destin est d'être englouti dans un torrent, ou de rouler dans un précipice, qu'y puis-je faire ? Que ton imprudence retombe sur ta tête ! Écoute, puisque tu le veux, les moyens que je puis te fournir pour arriver jusqu'à Larika. Tu le sais, les chrétiens n'admettent chez eux aucun étranger, et les

agents même de ceux avec lesquels ils trafiquent obtiennent rarement un sauf-conduit pour traverser les défilés et les gorges de leur pays maudit. Mais comme la saison actuelle est favorable au commerce, le vieux Eumas Nitski, qui est allié à plusieurs familles nestoriennes, et qui seul a le droit de fournir des passe-ports, t'en délivrera un pour Larika. Tu logeras chez Haroun, un des anciens du village et traiteras avec lui des produits dont il peut disposer. Tu trouveras ainsi le moyen de voir Gustamin et sa fille... Jusque-là, tout est bien. La connaissance que tu as de notre trafic avec ces montagnards et un déguisement convenable te mettent à l'abri de toute surprise. Alors viendra la partie hasardeuse de ton entreprise. J'ignore absolument quels moyens ont été pris là-bas pour en assurer la réussite et tu ne pourras les connaître que lorsque tu seras sur les lieux...

— Combien de personnes pourrai-je emmener ? interrompit Osman.

— Le passe-port sera fait pour quatre. Trois amis t'accompagneront. Mais, hélas ! que peuvent quatre hommes, quelque hardis et courageux qu'ils soient, contre les rochers, les ravins, les torrents qui combattent pour le peuple au milieu duquel tu vas risquer ta vie !

— Ne crains rien, mon père; le Prophète veillera sur moi. D'ailleurs, tout m'est indiffé-

rent si je perds Zoraïde. Adieu, Abdoulah ; dans deux jours, je serai en route pour Larika.

IV

L'aurore du second jour vit, en effet, notre jeune kourde, parfaitement caché sous le costume d'un marchand arménien, quitter Selmas avec ses trois amis, jeunes hommes de sa tribu et de sa famille, qui devaient passer pour ses serviteurs.

Montés sur de puissants chevaux kourdes, ayant plus de vigueur que de beauté et dont l'instinct est admirable au milieu des dangereux passages des montagnes, ils avaient des pistolets sous leurs caftans et des cimenterres sous la housse de leurs coursiers; ils portaient aussi de courtes carabines, armes peu apparentes, sans lesquelles personne n'osait se hasarder dans ces pays sauvages et reculés.

Ils remontèrent le Zab jusqu'à la limite des montagnes qu'ils abordèrent sans hésitation; mais non sans jeter un dernier regard sur les fertiles contrées qu'ils abandonnaient peut-être pour toujours.

Ils gravirent péniblement d'énormes rochers parsemés de chênes rabougris et de rares buissons brûlés par un soleil dévorant. La vallée s'abaissa par degrés et n'offrit bientôt plus aux yeux qu'un noir abîme au fond duquel le Zab s'agitait violent et rapide, frappant avec fureur les rocs qui resserraient son lit, comme s'il lui tardait d'atteindre la plaine ouverte pour s'y déployer à son gré.

La route devenait de plus en plus difficile et dangereuse; tantôt, il fallait traverser un torrent écumeux sur un pont formé par une saillie de rocher; tantôt, gravir une montagne sourcilleuse sur laquelle il n'y avait aucun chemin tracé; tantôt, suivre la crête d'effrayants précipices par un sentier à peine assez large pour un seul cavalier. Les hardis aventuriers pouvaient entendre rouler dans l'abîme sans fond les pierres et les quartiers de rocs cédant sous les pieds de leurs montures.

Mais les nobles animaux étaient nés dans les montagnes; avec un instinct et une sagacité plus utiles, en cette occasion, que la raison même, ils s'avançaient avec intrépidité sur le sol traître et mouvant, pendant que leur oreille attentive essayait de deviner le danger par le retentissement des pierres qui se perdaient dans le gouffre.

Quant aux cavaliers, c'étaient des Kourdes; se trouvant là comme dans leur élé-

ment, ils ne voyaient pas le danger ou le méprisait. D'ailleurs, le courage d'Osman. était soutenu par une passion qui laisse dans l'ombre tous les autres sentiments de l'âme, et ses amis puisaient le leur dans l'orgueil et dans l'amitié, sentiment moins vif, moins violent que l'amour, mais plus durable, souvent, et imposant tout autant de sacrifices.

Ils arrivèrent enfin à la barrière.

En cet endroit, les rochers formant les parois du gouffre se projetaient assez en avant pour que trois énormes troncs d'arbres joints ensemble pussent servir de pont. Au-dessous, bien au-dessous, la rivière écumante semblait un simple fil argenté au fond du noir abîme ; de sourds gémissements sortaient par intervalles de ces terribles profondeurs lorsque le vent s'y engouffrait.

Sur un petit rocher surgissant de la masse granitique se dressait une tour crénelée; des soldats y guettaient jour et nuit, pour veiller à la sûreté du pays et en interdire l'abord aux étrangers.

Ces gardes pouvaient, à leur gré, abattre le pont, empêchant ainsi le voyageur d'y poser le pied, ou, lui permettant de s'aventurer jusqu'au milieu de cet étroit passage, détacher les courroies qui le tenaient en suspension, et précipiter l'imprudent dans le gouffre au fond duquel son corps n'arrivait qu'en lambeaux.

Après avoir remis leur sauf-conduit, les quatre amis gravirent une montagne escarpée qui se dressait de l'autre côté du ravin. Au bout d'une heure de marche, ils trouvèrent une autre barrière semblable à la première et où ils furent de nouveau interrogés avec la même défiance.

Comme il devenait impossible de se servir de chevaux sur les rochers qui restaient encore à franchir, Osman laissa ses compagnons dans une caverne, non loin du second passage, leur recommandant de se tenir bien cachés, mais d'être continuellement sur leurs gardes et d'épier soigneusement son retour, surtout pendant la nuit, afin de lui venir en aide, si besoin était.

Ces prudentes dispositions une fois prises, le jeune Kourde s'avança seul, à pied. Deux heures d'une marche pénible le conduisirent enfin au terme de son voyage et de ses désirs, à Larika.

V

Le vieux nestorien Haroun accueillit Osman avec cordialité, quoique avec des précautions qui prouvaient que la méfiance faisait partie intégrante du caractère de ces ombrageux montagnards.

Gustamin se trouvait chez Haroun, lorsque Osman s'y présenta; mais l'habit que le jeune Kourde avait choisi le déguisait si complètement que le père de Zoraïde ne le reconnut pas, et que, séduit par la gravité et par les attrayantes façons du marchand arménien, autant que pour faire honneur au sauf-conduit d'Eumas Nitski et donner à un étranger une haute idée de l'hospitalité de sa tribu, il l'invita à venir passer quelques heures dans son logis.

Les yeux d'une femme sont plus clairvoyants que ceux d'un homme, à plus forte raison quand cette femme est en possession d'un amour violent et dévorée par une poignante inquiétude. Zoraïde reconnut sans peine son amant sous la teinte jaunâtre dont il avait couvert son visage et la longue barbe qui en cachait une partie.

Cette nuit même, tandis qu'Osman s'agitait sur sa couche, songeant avec anxiété aux

moyens à employer pour revoir sa bien-aimée, une sorte de fantôme, dans lequel il reconnut sur-le-champ une femme, glissa rapidement près de son lit en lui faisant signe de la suivre.

Le jeune homme s'élança sur les pas de sa conductrice qui, après avoir associé d'un mot les chiens grondant sourdement sur leur passage, le guida jusqu'à une excavation de rochers où attendait une figure voilée.

Un cri de bonheur, à peine réprimé, s'échappa de la bouche des deux amants.

— O mon ami, s'écria Zoraïde, tu as donc risqué ta vie pour me sauver! Hélas! et c'est en vain. Ceux qui m'avaient engagée à t'appeler à moi, qui m'avaient promis de me secourir m'abandonnent... Les conséquences de notre entreprise les effrayent. Ils ont peur de la mort... les lâches !... Que faire ?... Osman, cher Osman !...

Et tandis qu'elle prononçait ces derniers mots, le tremblement de sa voix témoignait du déchirement de son cœur... Fuis, pendant que tu le peux encore !

— Es-tu en délire ? s'écria Osman.

— Oui, oui, il faut fuir, le passe-port est ta sauvegarde. Abandonne à sa destinée la pauvre Zoraïde... oublie-la et sois heureux !

— Fuir !... t'oublier ! Que la malédiction

d'Omar descende sur moi si je me rends coupable d'une telle lâcheté. Écoute, Zoraïde : trois amis dévoués m'attendent. près du pont de Vouraki ; leurs chevaux sont sellés, leurs cœurs sont aussi fidèles que l'acier de leur cimeterres... Viens... partons à l'instant... Tout dort dans le village... Nous serons bien loin, avant qu'on ait pu donner l'alarme.

— Quoi ! tromper les gardes et franchir sans obstacles les terribles barrières !... Quoi ! abandonner mon père ! O ami ! malgré sa sévérité, il me chérit... Son cœur se briserait...

— Et le mien, interrompit Osman avec un ton d'amer reproche, le mien qui saigne encore de ta longue absence, ne crains-tu donc pas de le déchirer ?...

Grâce à l'éloquence chaleureuse et entraînante qui ne fait jamais défaut aux amants... aimés, Osman parvint enfin à éteindre les scrupules de sa maîtresse, à lui persuader de fuir un hymen détesté et de se remettre à la foi et à la tendresse d'un ami aussi cher que dévoué.

L'occasion était favorable, la nuit sombre, la route ouverte.

Les deux amants s'éloignèrent précipitamment.

VI

Gustamin, dormait du plus profond sommeil et rêvait sans doute des profits qu'il devait retirer de ses transactions commerciales avec l'Arménien, lorsqu'il fut éveillé en sursaut par son futur gendre, qui entra dans la chambre comme un ouragan.

— Trahison ! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée... trahison !... Cet infâme Arménien... ce chien de musulman... s'est introduit chez toi comme un voleur... Il a enlevé Zoraïde... ma fiancée...

— Ma fille !... c'est impossible !

— Elle est sur le chemin de Vouraki... Mas-samah l'a vue avec son ravisseur ; et voici Haroun qui attestera la vérité...

Le vieux Haroun venait, en effet, informer son ami de la fuite de l'Arménien.

— Aux armes !... rugit Gustamin, dès que l'étonnement, la mortification et la colère qui le suffoquaient lui permirent de parler... Sonnez le cor... Ils ne peuvent encore avoir traversé le pont de Vouraki...

Quelques minutes après, une vingtaine de nestoriens, armés jusqu'aux dents, familiari-

sés avec les moindres sentiers de leurs montagnes et ardents à venger l'insulte que la tribu venait de recevoir de la part d'un musulman, couraient sur la piste des deux amants.

Osman et Zoraïde cherchaient, avec peine, leur chemin à la lueur incertaine du pâle flambeau des nuits. Tout à coup les sons lointains du cor d'alarme frappèrent les oreilles de la jeune fille.

— Osman, s'écria-t-elle affolée, écoute... on nous poursuit... Nous sommes perdus !

Et elle se pressait contre son bien-aimé, comme une jeune vigne, tremblante sous le souffle de la tempête, s'entrelace plus fortement au cèdre qu'elle a pris pour soutien.

— Courage ! répondit le jeune homme en l'entraînant... Atteignons le pont et nous sommes sauvés.

Mais les forces de Zoraïde trahissaient son courage et la terreur ajoutait à sa défaillance. Elle tomba aux pieds d'Osman.

Ils se trouvaient alors au sommet de la montagne qui les séparait du pont de Vouraki. Le souffle de la brise leur apportait les cris toujours plus rapprochés de leurs persécuteurs.

— Allah ! murmura Osman, protège un vrai croyant !

Puis, avec l'énergie du désespoir, saisissant entre ses bras Zoraïde presque évanouie, il se précipita sur la rampe effrayante de la montagne, avec un élan que ni rocs ni précipices ne purent arrêter.

Ces efforts surhumains allaient devenir inutiles.

Les nestoriens gagnaient l'avance... et cependant le pont de Vouraki projetait à vingt pas, sa mince ligne sur l'abîme profond.

Par instinct, sans doute, les gardes du pont avaient pris l'alarme. L'un d'eux s'élançait pour trancher les courroies qui retenaient les troncs d'arbres... Une traînée de lumière éclaira les rochers... Une détonation retentit, et le garde roula dans le gouffre béant.

Les amis d'Osman avaient, eux aussi, entendu le son du cor et ils s'apprêtaient résolument à envoyer des messagers de mort à quiconque se hasarderait à intercepter le passage aux fugitifs.

Osman s'avavançait à pas précipités.

Bientôt il fut suspendu sur l'abîme avec son précieux fardeau.

En l'apercevant, les gardes poussèrent des cris de rage. Comprenant que les défenseurs inconnus n'oseraient faire feu de peur d'atteindre leur compagnon, ils s'élançèrent et coupèrent les liens.

Le pont craqua et s'abaissa peu à peu... Osman hâtait sa course... il allait atteindre la rive opposée lorsque la dernière courroie céda et les troncs d'arbres s'abattirent avec fracas.

Deux cris... l'un d'horreur poussé par les amis d'Osman, l'autre de triomphe sorti de la poitrine des nestoriens, firent résonner les échos des montagnes.

Tout retomba bientôt dans un silence de mort et les jeunes Kourdes se penchèrent sur l'abîme pour jeter à leur pauvre ami un regard d'adieu.

VII

Fixé par des courroies à deux rochers surplombants, le pont abattu d'un côté, restait suspendu de l'autre.

En le sentant céder, Osman, avec une rare présence d'esprit, saisit une des courroies et s'y cramponna avec tant de vigueur que sa chute, doublée par le poids de Zoraïde, ne suffit pas à lui faire lâcher prise.

D'un bras, il soutenait sa maîtresse ; de

l'autre, il pressait avec désespoir la faible corde qui, seule, le retenait au-dessus de l'abîme.

Ces efforts étaient trop violents pour durer longtemps. Déjà les muscles de son bras commençaient à défaillir, lorsque ses amis, le saisissant par son caftan, le ramenèrent sur le haut du rocher.

À l'instant même, les nestoriens firent feu...

Il fut heureux pour les fugitifs que la profonde obscurité qui les environnait et la stupeur causée par un acte aussi hardi et couronné d'un succès aussi inespéré, empêchassent leurs ennemis de viser avec leur coup d'œil ordinaire.

Une balle cependant ne fut pas perdue. Osman, frappé dans le côté tomba dans les bras de ses compagnons.

Sans attendre une seconde décharge, les Kourdes s'éloignèrent en toute hâte, répondant par un cri provocateur aux hurlements de rage des nestoriens.

— À Souderack ! au pont de Souderack ! s'écrièrent ces derniers... Nous pouvons encore les atteindre !

— À Selmas ! répondirent les Kourdes avec mépris ;

— nous vous y attendrons !

Et bandant à la hâte la blessure, d'ailleurs peu grave d'Osman, ils le placèrent avec Zoraïde sur le cheval le plus vigoureux et gravirent rapidement la montagne de Vouraki.

En dépit des ténèbres, aidés par leur audace et leurs souvenirs, ils traversèrent sans accident les gorges et les rochers et arrivèrent au pont qui leur avait donné entrée dans ce sauvage pays.

Ils entendaient le son du cor mourir dans le lointain, comme si le ravin propice avait arrêté la poursuite des nestoriens.

Le pont était abaissé. Ne voulant user de la force qu'à la dernière extrémité, Osman envoya un de ses amis porter aux gardiens le sauf-conduit.

L'un d'eux, grommelant contre ceux qui troublaient son sommeil, s'avavançait, les yeux à demi fermés, pour lever le pont, lorsqu'il aperçut Zoraïde soutenant son amant dans ses bras.

— Il y a une femme parmi vous !... le passe-port n'en fait pas mention... Arrière tous !

— Obéis ! s'écria Osman, auquel le danger du moment prêta des forces et qui, se soulevant avec énergie, présenta au garde la gueule d'un pistolet. Obéis! ou tu es mort !

— Trahison ! s'écria le nestorien indigné qu'on le crut susceptible de céder à la peur, de reculer devant la mort.

Il n'avait pas achevé que le coup partait, et le soldat, victime de son devoir, tombait en murmurant d'une voix éteinte : « Garde à vous ! »

L'alarme était donnée. Les gardes, éveillés par l'explosion, sortirent de la tour et virent les Kourdes traverser le pont qu'ils avaient réussi à lever.

Deux d'entre eux s'élançèrent à la poursuite des fugitifs.

— Il faut les arrêter, s'écria Osman en touchant l'autre bord... il faut mettre l'abîme entre eux et nous.

Oubliant sa blessure, il sauta de son cheval, tira son cimeterre et, d'un seul coup, trancha les courroies.

Le gouffre s'ouvrit aussitôt et engloutit les deux infortunés.

En cet instant même, Gustamin atteignait le bord opposé. Malgré ses cris de rage et de désespoir, malgré le feu de ses amis, il put voir Osman et Zoraïde, désormais à l'abri de toutes poursuites, prendre tranquillement le chemin de la vallée.

VIII

Quelque temps après, une ambassade de nestoriens se rendit à Selmas pour se plaindre de l'insulte qui avait été faite aux chrétiens kourdes et demander justice.

Osman, devenu l'époux de Zoraïde, fit appeler Eumas Nitski et Hadji-Abdoulah et leur dit qu'étant seul coupable, la réparation ne devait incomber qu'à lui.

— Dites à mon beau-père, continuait-il, qu'avant de rien entreprendre contre la personne de Zoraïde, j'avais sauvé sa vie et conquis son amour ; tandis que lui-même, dans son égoïsme tyrannique, voulait disposer de sa fille contre sa volonté et en dépit de ses répugnances. — Qu'il me laisse donc celle dont la mort seule pourra désormais me séparer, et, outre la dot qu'il me devrait et que je lui abandonne, il recevra de moi cinquante tomans... Sinon, que son évêque vienne assiéger Selmas ou Sihoun-Kaleh, et il apprendra à ses dépens quel cas il faut faire de l'inimitié des Kara-Hukarous.

Gustamin était un homme sage. Il réfléchit profondément à la proposition d'Osman, et, la prudence l'emportant enfin sur le ressentiment, il consentit à ce qu'il ne pouvait empê-

cher qu'en entraînant sa tribu dans une expédition ruineuse et dont le succès était douteux.

Il est permis de croire que la promesse des cinquante tomans ne fut pas sans poids sur sa détermination.

Il poussa même la mansuétude plus loin que ses enfants n'étaient en droit de l'espérer, et établit spontanément des relations amicales entre sa famille et celle d'Osman.

Peu à peu, le vieux chrétien en vint à songer, sans trop d'amertume, au mariage de sa fille avec un musulman.

Peut-être, connaissant la puissance d'une femme aimée, espérait-il que les enfants d'Osman embrasseraient la foi de leur mère et vivraient dans le giron de l'Église.

Doux triomphe pour un chrétien d'ancienne roche, en même temps que pour un négociant émérite... Prendre à un mahométan et son argent et l'âme de ses enfants !

Hippolyte Vattermare